

CINÉ-CAFÉ du samedi 1^{er} décembre 2024

Nous avons parlé, dans ce ciné-café, de...

GRAND TOUR

THE SUBSTANCE

Ciné-Café



R A B I A

La plus
PRÉCEUSE des
MARCHANDISES

JURÉ N°2

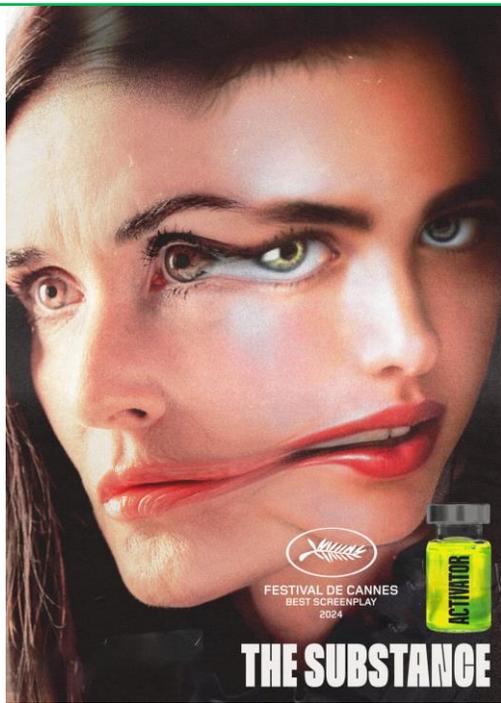
ANIMALE

UN FILM D'EMMA BENESTAN

LE ROYAUME

DIAMANT BRUT

MARCEL
LE PÈRE NOËL
ET LE PETIT LIVREUR DE PIZZAS



The Substance de Coralie Fargeat

Nous avons tous vécu cette expérience : sortir d'une salle de cinéma en nous disant, à propos du film que nous venons de voir : « *Je suis contente de l'avoir vu, mais je ne le reverrai jamais !* » Ce n'est pas qu'il nous a déplu, mais que sa vision a été une épreuve... enrichissante, certes, mais une épreuve.

Tel est **The Substance**, un premier film pour lequel la réalisatrice, Coralie Fargeat, a été nommée dans la catégorie « Meilleur réalisation » aux Oscars ! Surtout, ce nous nous sommes dit, c'est que c'était

un film à voir au cinéma. La bande son et les images sont tellement impressionnants que tout seul chez soi, ça n'aurait pas le même effet. Là, dans une salle obscure, on reste et on rigole même devant la fin délirante, parce qu'on est embarqué.

Outre sa richesse formelle, par sa radicalité le film est engagé sur le thème du refus de vieillir, encore plus prégnant à Hollywood que dans le reste de la société. L'actrice de 50 ans interprétée avec pas mal de culot par Demi Moore n'a plus accès au cinéma, à cause de son âge. Elle ne fait plus que de la télévision. Le film pose un regard critique non seulement sur l'industrie du cinéma mais sur le regard de cette actrice sur elle-même, qui épouse la misogynie de son milieu professionnel.

Juré n° 2 de Clint Eastwood

Un jeune homme est désigné pour être juré d'assises sur une affaire de meurtre et bizarrement, quand on expose le crime qui va être jugé, ça lui parle, il y a des flashes qui lui reviennent. L'originalité de ce film de procès – il en faut une tant ce genre est souvent abordé dans le cinéma américain –, c'est que c'est un juré qui, au fur et à mesure que les faits sont exposés, se dit qu'il peut faire partie du problème. L'intérêt du spectateur vient de cette culpabilité qui s'installe



progressivement. Que vaut la justice des hommes face à l'intime conviction de ce qui est juste et injuste ?

Le parcours de Clint Eastwood est passionnant à cet égard. Quand on pense aux films dans lesquels il jouait l'Inspecteur Harry dans les années 1970 et 1980, dont le discours était : « *La justice et la police ne jouent pas leur rôle donc l'individu doit se faire justice lui-même* », maintenant il met en scène exactement l'inverse. Il a évolué d'un l'individualisme à tout crin vers un discours fordien qui prône la justice institutionnelle, justement, comme condition de la civilisation et de la démocratie.



Animale d'Emma Benestan

Western, film fantastique ou carrément film d'horreur ? Film de genre en tout cas que ce **Animale** qui se déroule en Camargue et suit Nejma, une jeune femme de 22 ans travaillant dans une manade et qui veut devenir raseteuse. Pour les ignorants comme moi : une manade c'est un troupeau de taureaux libres en Camargue, et les raseteurs sont ces hommes qui vont chercher les cocardes au milieu des cornes du taureau, dans les courses camarguaises, un sport qui rappelle de loin

la corrida. Des hommes, donc. Or, Nejma veut devenir raseteuse et doit se faire une place dans ce milieu particulièrement macho.

C'est donc le portrait d'une jeune femme à la forte personnalité, mais pas seulement. Une nuit, il se passe quelque chose. On comprendra très vite quoi, et ça va complètement transformer sa vie. Il y a un travail virtuose sur la bande-son parce que Nejma va percevoir les bruits comme peut les percevoir un taureau, elle ne ressent plus les choses de la même façon. Les images sont somptueuses également, qui subliment les paysages camarguais comme l'univers taurin. Pour ceux qui n'ont pas vu le film, ça se voit dès la [bande-annonce](#).

Alors, cela vous fait-il penser au *Règne animal* ? Pensez plutôt à *La Mouche*, de David Cronenberg. Ce n'est pas un mince compliment, car *La Mouche* nous faisait penser à *La Métamorphose* de Kafka !



Grand Tour, de Miguel Gomes

Le cinéma, pour quoi faire ? Confronté à une critique virulente de son dernier film par un spectateur qui estimait que le système de narration qu'il avait trouvé pour ses films précédents, particulièrement **Tabou**, ne fonctionnait pas ici, Miguel Gomes nous a rappelé l'innocence des premiers spectateurs de **L'Entrée d'un train en gare de la Ciotat**, le premier film projeté en public en 1895. Ils s'étaient enfuis à mesure que le train s'approchait de l'écran, craignant de l'en voir sortir pour les écraser ! Miguel Gomes aimerait

nous ramener à cette innocence du regard, mais sa manière de faire a dérouté certains spectateurs.

Dans **Tabou**, ce film de 2012 que Miguel Gomes appelle son « film Disney » parce qu'il plaît à tout le monde ou presque, le cinéaste nous faisait passer du Lisbonne de 2012, dans lequel une vieille dame se remémorait ses jeunes années juste avant de mourir, à une colonie portugaise d'Afrique où 50 ans plus tôt, elle avait possédé une ferme et vécu une passion amoureuse adultère. Le film passait d'une première partie de 20 minutes en 2012 à une seconde d'1 heure en 1960, avant de revenir à 2012 à la fin. Ce qui unifiait le tout, c'était un noir et blanc romantique et mélancolique.

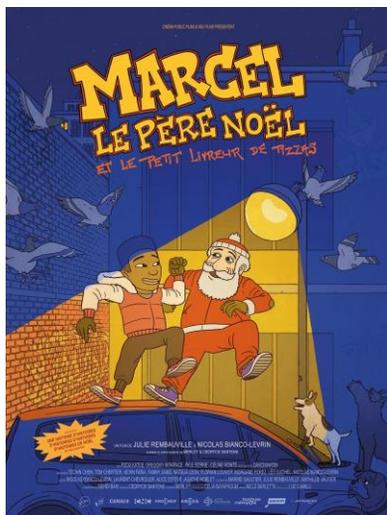
Dans **Grand Tour**, nous voyageons en Asie, à l'instar des jeunes gens de la « haute société » qui, du milieu du XIXe siècle au milieu du XXe, étaient envoyés par leur famille faire un voyage (le fameux « grand tour ») dans les colonies, donc en passant par l'Asie, pour découvrir le monde. Une nouvelle de Somerset Maugham a inspiré l'intrigue qui se déroule au début du XXe siècle : un jeune homme fuit sa fiancée et elle le poursuit, de la Birmanie aux Philippines, puis du Japon au Vietnam, pour finir en Chine. On ne les suit pas en parallèle : une première partie est consacrée à la fuite en avant du jeune homme, une seconde à sa fiancée qui le poursuit avec obstination. Mais ce qui fait l'originalité et l'identité du film, c'est que régulièrement, entre les images en noir et blanc tournées en studio qui illustrent littéralement cette histoire, sont intercalées des images tournées dans

ces mêmes pays aujourd'hui, tantôt en noir et blanc tantôt en couleurs. Le récit en voix off continue tandis qu'à l'image défilent des scènes de manèges, de karaokés, de circulation sur des axes routiers urbains, filmées dans un style « touristique » a dit le réalisateur. C'est perturbant mais ça crée un lien qui interroge forcément, entre la période coloniale et la période contemporaine.

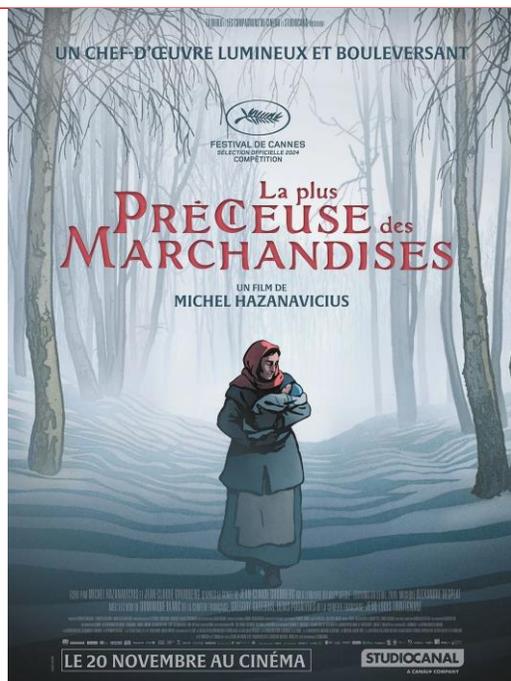
Miguel Gomes n'est pas le premier cinéaste à jouer d'une dissociation entre ce qu'il montre et ce qu'il donne à entendre. Marguerite Duras l'a beaucoup fait et dans ses films, le texte dit par la voix off était tellement fort qu'il emportait tout. Là, ça jure, comme deux éléments de décor ou deux vêtements qui ne s'accordent pas ; mais cela crée une béance dans laquelle le spectateur peut se laisser entraîner, à la découverte de l'altérité. Car l'Asie est vraiment autre, c'est dit dans le film : « *De toutes façons vous les Occidentaux vous ne pouvez pas comprendre l'Asie* ». Ceux qui l'ont parcourue et aimée ont été ravis, moins au sens de séduits qu'à celui d'emportés, et la fin du film les a fait sortir d'un voyage intérieur. Ceux qui se sont ennuyés se sont peut-être fait avoir par un leurre : le cœur du film n'est pas l'histoire d'amour, qui est d'ailleurs bien viciée puisque le jeune homme fuit sa fiancée et qu'elle est dans le déni de ce rejet. Le film a plus à voir avec un parcours initiatique de ces deux protagonistes... et des spectateurs !

Le débat commencé par une intervention houleuse a finalement été serein. Miguel Gomes s'est assis au bord de la scène alors Antoine Guillot a fait de même, à côté de lui. Sous la décontraction, ses réponses étaient intéressantes, l'air de rien il nous a offert une belle leçon de cinéma, voulant ses films ouverts à toute interprétation, prônant la liberté du spectateur, à l'image de la sienne.

Le père Noël et le petit livreur de pizza de Julie Rembauville et Nicolas Bianco-Levrin



Après avoir vu **Histoire de Souleymane**, on regarde différemment ce dessin animé qui raconte un Père Noël vieillissant et fatigué. Car après tout, le Père Noël est un livreur lui aussi ! Livreur de cadeaux. Comme il nous fait un petit burn-out, c'est sa femme qui s'occupe de tout. Jusqu'à ce qu'il croise un jeune livreur de pizza... Comment aborder à la fois des questions sociales et le thème du vieillissement auprès des enfants, sans faire du bourrage de crâne ? Ce film subtil y parvient.



La plus précieuse des marchandises de Michel Hazanavicius

Nous en avons déjà parlé au ciné-café d'octobre, mais il est toujours permis de revenir sur un film. Pour ceux qui ne l'avaient pas encore vu la première fois que nous l'avions commenté, et parce que certains films sont inépuisables. Comme cette **Plus précieuse des marchandises**, de Michel Hazanavicius, qui a laissé A. partagé entre adhésion et frustration.

Pour mémoire, **La Plus précieuse des marchandises** est, sous la forme d'un dessin animé, l'adaptation d'un conte éponyme de Jean-Paul Grunberg, qui évoque la Shoah en racontant l'adoption, par un couple de pauvres bûcherons polonais, d'un bébé jeté hors d'un train par son père, dans l'espoir que quelqu'un le recueille et le sauve. Car les passagers du train sont des « sans-cœur », métaphore des Juifs pendant la Seconde Guerre Mondiale, c'est-à-dire une population entassée dans des trains de marchandises à destination de camps d'extermination. Évoquer la Shoah dans un film d'animation, « *c'est la première fois que je voyais ça* » a dit quelqu'un. C'est intéressant parce que ça permet de dépasser l'interdit posé par Claude Lanzmann qui affirmait qu'il ne peut pas y avoir représentation des camps de la mort. Ce qui se passait à l'intérieur des camps était des actes tellement extrêmes de l'expérience humaine que les faire jouer par des acteurs, tenter de reconstituer le décor, l'ambiance... tout cela est indécent, disait en substance Claude Lanzmann. Il mettait dans le panier des « films indignes » aussi bien **La Liste de Schindler** de Steven Spielberg que **La Vie est belle** de Roberto Benigni. A contrario, il a adoubé **Le fils de Saul**, film de 2015 où le cinéaste franco-hongrois Lazlo Nemes choisit de flouter les corps qui représentent les victimes de l'extermination, afin de respecter la mémoire des vraies victimes. Il aurait sans doute été intéressé par la démarche de Jonathan Glazer, qui fait le choix de ne pas pénétrer à l'intérieur du camp d'Auschwitz alors que toute **La Zone d'intérêt** se passe juste à côté, dans la maison du commandant du camp.

Dans **La plus précieuse des marchandises**, Michel Hazanavicius nous fait pénétrer à l'intérieur du camp d'Auschwitz (ce que ne fait pas la nouvelle de Jean-Paul Grunberg) mais il ne tente pas de représenter les prisonniers d'un côté, les nazis et les kapos de l'autre, dans une reconstitution qui se voudrait réaliste de l'irreprésentable ; non, là encore il métaphorise. Il remplit l'écran de visages, des têtes noires sur fond blanc, des têtes d'êtres humains suppliciés, qui font penser au tableau **Le Cri** de Munch, et qui se tordent et disparaissent. Il évoque de cette façon ce qui arrivait aux corps poussés dans les chambres à gaz. Il approche et nous conduit au plus près de l'horreur ultime, mais le dessin et l'abstraction posent la distance qui nous empêche de tomber dans l'indécence.

Ce qui a perturbé A., c'est la structure du film en deux parties hétérogènes : d'abord l'histoire touchante des pauvres bûcherons polonais, ensuite le camp. Bien sûr c'est intéressant, mais ça fait deux histoires séparées, imperméables l'une à l'autre, « *si bien qu'à la fin je ne ressens pas cette épiphanie que je sens bien que le cinéaste a recherchée* ». Jean-Louis Trintignant, dans sa dernière prestation d'acteur, a la simplicité et la pudeur qu'il faut pour prononcer la conclusion extraordinaire d'humanité du conte de Jean-Claude Grunberg.

C. qui n'avait pas vu le film a trouvé assez subversif de mettre en scène des figures de « Justes » (sauveurs de Juifs, au péril de leur vie) polonais. Car les Juifs ont pour mot d'ordre de ne jamais remettre les pieds en Pologne tant l'antisémitisme y est encore virulent. Il n'est qu'à voir comment le génocide des Juifs a longtemps été minimisé dans l'historiographie d'Auschwitz, à Auschwitz même, par les Polonais qui sont chargés d'en entretenir la mémoire.

En même temps, évoquer les Justes ça nous renvoie à notre époque et à la résistance, parfois à bas bruit mais qui sauve une forme de dignité. Le film déploie d'abord le propos de Grunberg, dont il faut lire le livre !





Rabia de Mareike Engelhardt

Il faut s'armer de courage pour voir certains films. Comme ce **Rabia** inspiré de faits réels qui raconte l'histoire d'une Française de 19 ans, Jessica, qui se convertit à l'islam et est persuadée que le paradis se trouve à Raqqa, en Syrie. On est dans les années 2010, un temps où Raqqa est devenue, pour quelques années, la capitale de l'État islamique.

La voilà donc qui sitôt arrivée, intègre une maison de futures épouses de combattants dirigée par « Madame », une terrifiante Dame de Fer qui exerce sur les jeunes filles occidentales

attirées là par des leurres, une emprise glaçante et terrifiante. C'est un film sur la soumission et la perte d'identité, qui nous questionne : qu'est-ce qui pousse ces jeunes femmes à quitter un pays en paix où elles pourraient vivre une vie de femmes indépendantes, pour rejoindre un pays en guerre, se mettre sous la coupe d'un homme et se transformer en fabriques de bébés ?

Le Royaume, de Julien Colonna

Ah, là il y a de la mise en scène ! Superbe film sur la fille d'un parrain corse. Histoire terrible aussi, d'hommes qui règlent leurs problèmes par le crime et le film (mais la réalité aussi) donne l'impression que cette violence n'aura jamais de fin.

Au tout début, la caméra nous place derrière quatre hommes qui marchent côte à côte, en pleine nature, dans ce qui ressemble à une fête champêtre et qui se révèle peu à peu être une partie de chasse. Ils s'avancent vers un sanglier mort, pendu à un arbre par les pieds. La caméra

tourne autour de l'homme qui a une queue de cheval... Surprise ! C'est une jeune fille. On lui donne un couteau, elle ouvre le sanglier et se retrouve couverte de sang. La couleur est annoncée, le film peut commencer.

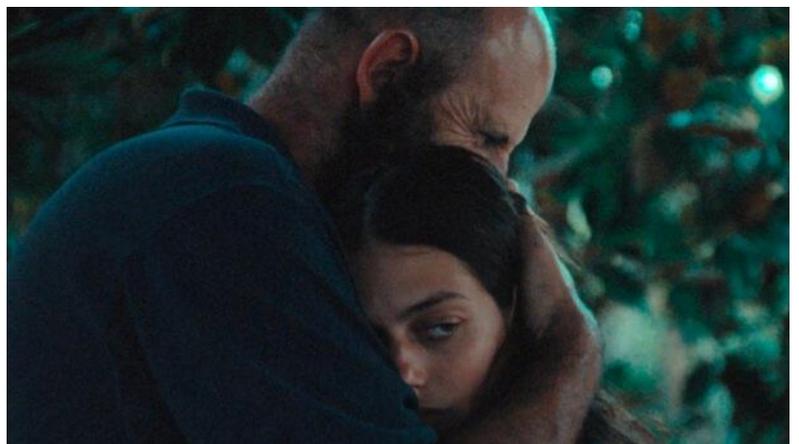


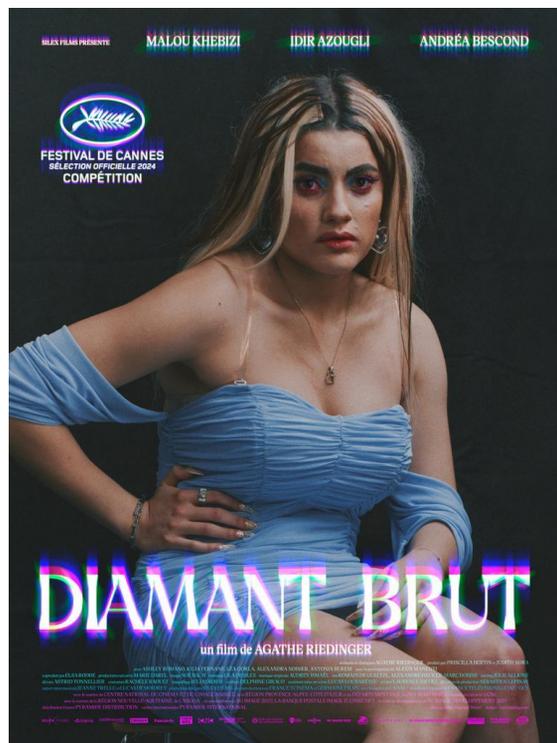
Le personnage par lequel nous entrons dans cet univers, et que nous ne quitterons pas, est cette adolescente de 15 ans qui côtoie ces truands gentils avec elle en ne sachant rien puis en sachant de plus en plus, au fur et à mesure que le film avance et qu'elle grandit. Nous avons beaucoup aimé la relation qu'elle a avec son père. C'est le patron, il n'a pas besoin de se forcer pour exercer une autorité naturelle sur les hommes qui l'entourent, mais c'est aussi un homme contraint. Le spectateur passe longtemps sans le voir à l'œuvre mais devine qu'il peut être très violent.

La scène où il raconte son histoire à sa fille est inspirée de la vie du père du réalisateur. Son père, Jean-Jérôme Colonna, a passé 10 années de sa vie à éliminer les assassins de son propre père. Cet ancrage du film dans une certaine réalité de l'île lui confère une authenticité qui fait sa force.

Ceci dit, la plupart du temps la violence est mise à distance : des crimes surviennent mais on ne les voit pas, on les apprend par les informations télévisées, comme les personnages. Et puis il y a cette scène où le patron initie sa fille à la chasse, elle a le sanglier dans le viseur mais elle tire à côté et on sent bien qu'elle le fait exprès, même si elle ne verbalise pas cette réticence qu'elle a face à la violence. Il reste qu'elle sera rattrapée à la fin. Le constat est désespérant, c'est âpre, la vendetta ne s'arrêtera jamais.

De même que le patriarcat : scène extraordinaire de concision où, seule parmi une dizaine d'hommes, dans une villa, elle se voit confier un paquet de langoustes à préparer, puis se retrouve seule à faire la vaisselle ensuite. C'est tellement caricatural que le cinéaste n'insiste pas. Tout son film d'ailleurs est d'une grande finesse. Pour certains, comme **The Substance**, c'est un film qu'ils ne reverront pas parce que ce milieu est trop dérangeant, ces hommes trop infréquentables ; mais décidément, en quelques mois la Corse est devenue une passionnante terre de cinéma.





Diamant brut d'Agathe Riedinger

Rosetta 2024 ? Certains ont retrouvé la **Rosetta** des frères Dardenne et d'Emilie Dequenne dans la Liane de **Diamant brut**. Et c'est vrai qu'elles ont ce point commun de se débrouiller avec ce qu'elles ont et que le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elles ont peu.

Un père parti il y a si longtemps qu'on se demande si elle l'a jamais connu ; une mère junkie ; une petite sœur dont elle doit s'occuper à cause de l'absence parentale... et son smartphone.

Liane est accro à Instagram et rêve de participer à une émission de téléréalité parce que c'est le seul moyen qu'elle voit de s'extraire de son milieu très précaire. Du coup elle travaille sans cesse son apparence, au point de s'être fait opérer pour augmenter la taille de ses seins. Elle passe beaucoup de temps à se maquiller, marche sur des chaussures à talons de 14cm qui lui blessent les pieds, va jusqu'à se mutiler pour un post sur Instagram afin de générer de l'audience. Donc elle se bat avec les moyens à sa disposition : son corps et sa communauté de fans sur Instagram qui peut donner du poids à sa candidature. Elle passe un entretien avec une directrice de casting qui lui vend du rêve : une grosse prime si elle gagne la compétition mise en place pendant ce spectacle de téléréalité, suivie d'un train de vie de riche influenceuse. Mais elle exige aussi d'elle qu'elle fasse d'autres opérations de chirurgie esthétique avec la fameuse injonction : « il faut souffrir pour être belle ».

Il faut voir ce que c'est, « être belle », dans ce monde-là : se sexualiser et s'artificialiser à outrance. Rosetta ne s'y prenait pas ainsi mais oui : autres temps, autres mœurs, même galère.

La force du film, c'est de ne jamais présenter Liane comme une victime. La tête dans un monde qui a tout de virtuel, les pieds sur terre. Comme dans cette scène où elle s'incruste dans une fête huppée et propose à trois hommes cinquantenaires, visiblement friqués, de danser pour eux en mode séance privée. Tentés, ils lui proposent 100 € mais elle fait monter les enchères en affirmant : « *C'est celui qui est désiré qui a le pouvoir* ». Parole d'une jeune femme pauvre d'aujourd'hui, ni bête, ni dupe, qui a la dignité des filles de rien.

Prochain ciné-café :
Samedi 15 mars 2025 à 10h
Toujours au foyer du **théâtre Berthelot**,
6 rue Marcellin-Berthelot à Montreuil

